

Le Cantique des cantiques,

Le Cantique des cantiques, son but essentiel est de présenter l'amour de Christ pour les siens.

Pour parler de cet amour, l'Esprit de Dieu nous révèle l'amour d'un époux glorieux pour une épouse, et les expériences variées par lesquelles l'épouse passe pour mieux jouir de son amour.

Ces dialogues nous révèlent à la fois l'amour infini, immuable de l'époux pour l'épouse, et les progrès de celui de l'épouse pour l'époux.

Nous apprenons comment elle est progressivement établie dans une relation d'intimité avec l'époux, élevée de sa condition misérable jusqu'à partager le trône du roi, son glorieux époux.

Cet époux est une figure de Christ et nous pouvons identifier l'épouse, selon deux chemins. Le premier chemin nous permet de penser qu'elle est le type d'Israël, le peuple terrestre de Dieu ; ou plus exactement, de ce résidu juif pieux qui, dans un temps encore à venir, représentera Israël. Les expériences de l'épouse évoquent celles que connaîtra ce résidu avant d'être finalement établi dans une relation bénie avec son Messie.

L'autre chemin, du Cantique des cantiques qui donne toute sa valeur, c'est qu'il éveille notre amour en nous aidant à mesurer l'étendue de l'amour de Christ. C'est pourquoi, je vous propose de faire aujourd'hui un rapide résumé de ce livre.

Au chapitre 4 du Cantique des cantiques, l'épouse est comparée à un jardin. Toutes sortes de plantes avec des parfums d'agréable odeur s'y trouvent et tous les principaux aromates. L'époux a *planté et entretenu* avec soin ce jardin pour la joie et la satisfaction de son cœur. Il a permis au vent de l'épreuve de souffler pour que ses aromates s'exhalent (v. 16).

C'étaient ses parfums, les siens, et il désirait les respirer.

Ce livre du Cantique des cantiques nous fait peut-être éprouver que notre vie spirituelle est plutôt languissante. Notre amour est parfois si faible, notre marche si vacillante. Que convient-il de faire devant cet état anormal ? Commençons par demander au Seigneur de nous *tirer*. C'est le seul moyen pour être rendus capables de *courir après Lui*.

C'est ce que dit l'épouse (1 : 4 « *Tire-moi: nous courrons après toi.* »). Puis elle continue :

« Je suis noire, mais je suis agréable, filles de Jérusalem ! comme les tentes de Kédar, comme les tentures de Salomon. Ne me regardez pas, parce que je suis noire, parce que le soleil m'a regardée : les fils de ma mère se sont irrités contre moi, ils m'ont mise à garder les vignes ; ma vigne qui est à moi, je ne l'ai point gardée »(1 : 5-6).

Dans les versets 5 et 6 du premier chapitre, nous avons un exemple à suivre. Il faut faire la confession sans réserve de nos fautes, reconnaître notre culpabilité.

Comment pouvons-nous en arriver à dire : « *Je suis noire, mais je suis agréable* » ? ». Notre ressource est révélée par ces versets : Dieu « *nous a rendus agréables dans le Bien-aimé. En lui nous avons la rédemption par son sang, le pardon des fautes, selon les richesses de sa grâce* » (Eph. 1 : 6-7).

Nous pouvons emprunter son langage ; il convient de se souvenir du creux du puits dont nous avons été tirés (Es. 51 : 1 « *Ecoutez-moi, vous qui poursuivez la justice, qui cherchez l'Éternel ! Regardez au rocher d'où vous avez été taillés, et au creux du puits d'où vous avez été tirés* »).

Nous découvrons notre « laideur » à la lumière des perfections de Christ. « *Ne me regardez pas* », dit-elle. Combien souvent, au contraire, nos paroles trahissent la vanité de notre cœur, l'effort pour attirer l'attention des autres ! Plus nous connaissons l'indignité, le caractère incurable de la chair, plus nous apprécierons l'excellence de Christ et nous comprendrons l'œuvre du Saint Esprit.

Le désir de la bien-aimée : vivre près de celui qu'elle aime

« *Dis-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais ton troupeau, où tu le fais reposer à midi ; car pourquoi serais-je comme une femme voilée (ou « qui se détourne ») auprès des troupeaux de tes compagnons. « Si tu ne le sais pas, ô la plus belle parmi les femmes ! sors sur les traces du troupeau, et pais tes chevreaux près des habitations des bergers »*(1 : 7-8).

Cherchons comme la bien-aimée à apprendre où trouver le Berger ; notre désir est de vivre en sa compagnie. Au moment où la chaleur est parfois torride, on éprouve le besoin de se tenir à l'abri dans Son ombre. Retenons la réponse claire que reçoit cette demande : pour trouver ce chemin qui conduit vers Lui, il nous faut « sortir sur les *traces du troupeau* »

Un réel *appétit* pour la nourriture spirituelle est toujours le meilleur antidote pour ne pas céder aux attraits trompeurs de ce monde pervers.

Si nous sommes occupés de nous-mêmes au lieu de Christ, il en résulte toutes sortes d'angoisses et de douleurs.

La réponse pleine de grâce de l'époux ne se fait pas attendre. Il s'adresse à elle pour la première fois dans le Cantique et l'appelle déjà « *la plus belle parmi les femmes* ». Elle l'est à ses yeux ; sa tendresse vient en aide à son état misérable !

« *Si tu ne le sais pas...* » : ces mots parlent à la conscience. Le bien-aimé n'avait-il pas tout lieu de s'attendre, après tant de soins fidèles, à ce qu'elle connaisse le *vrai* chemin ?

Oui, recherchons dans la Parole avec soin le terrain du rassemblement autour du Seigneur et restons-y. Le verset 12 rappelle à notre cœur que notre « nard » doit exhaler son odeur « quand le roi est à table ». (*Pendant que le roi est à table, mon nard exhale son odeur.*) Consolés, nourris, guidés par sa grâce, ne négligeons pas de Lui apporter *l'adoration* qu'il est en droit d'attendre (Jean 4 : 23). Les enfants de Dieu doivent être en tout lieu, en toute circonstance, les témoins fidèles du Seigneur, la bonne odeur de Christ.

L'expérience de l'épouse va s'enrichir ; elle va prendre plaisir à s'asseoir à l'ombre de pommier - une figure de Christ (2 : 3 « *Comme le pommier entre les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé entre les fils ; j'ai pris plaisir à son ombre, et je m'y suis assise ; et son fruit est doux à mon palais. 4 Il m'a fait entrer dans la maison du vin ; et sa bannière sur moi, c'est l'amour.* »).

L'époux la fera aussi entrer dans la maison du vin où elle connaîtra la vraie joie. Elle apprendra avec bonheur qu'elle est sous la « bannière » de *l'amour* (v. 4). Aucun clou forgé par les hommes n'aurait pu retenir Christ sur la croix ; seul cet amour, que des fleuves ne peuvent submerger, l'y a retenu (8 : 7 *Beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre l'amour ; et des fleuves ne le submergent pas*).

La sécurité et la joie de la communion retrouvées près du Bien-aimé

« *La voix de mon bien-aimé ! le voici qui vient, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines...*

Le voici, il se tient derrière notre mur, il regarde par les fenêtres, il regarde à travers les treillis. Mon bien-aimé m'a parlé, et m'a dit : Lève-toi, mon amie, ma belle et viens ! » (2 : 8-10).

Que de fois dans l'histoire de peuple de Dieu, à un temps de bénédiction et de grande joie succède une période de « torpeur spirituelle ». Après la maison du roi, on se trouve ici dans la maison à treillis de l'épouse ; elle s'y repose.

Mais une voix bien connue l'éveille, celle de l'époux qui approche. Il se montre derrière les treillis et cherche à l'attirer par sa beauté. Il est patient - à deux reprises il l'invite à venir vers lui (v. 10-13) Il lui parle d'un monde nouveau de bénédictions, où aucun orage ni vent d'hiver ne menacera plus le bonheur des élus

(v. 11-13 Car voici, l'hiver est passé, la pluie a cessé, elle s'en est allée; 12 les fleurs paraissent sur la terre, la saison des chants est arrivée, et la voix de la tourterelle s'entend dans notre pays; 13 le figuier embaume ses figes d'hiver, et les vignes en fleur exhalent leur parfum. Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens!).

L'épouse est précieuse à ses yeux, il l'appelle « *mon amie, ma belle* ». Quel encouragement pour elle ! Et pour chacun d'entre nous, il est précieux d'entendre le Seigneur nous appeler ainsi, en dépit de nos errements

Comme la colombe craintive, tenons-nous cachés « *dans les fentes du rocher* » (2 : 14 *Ma colombe, qui te tiens dans les fentes du rocher, dans les cachettes des lieux escarpés, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix; car ta voix est douce, et ton visage est agréable* »).

Notre Bien-aimé demande à tous ceux qui se tiennent dans les fentes du rocher, figure de Christ : « *Montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix* » (v. 14). Entend-Il *la nôtre* ?

La communion peut se perdre rapidement et ne se retrouver qu'après de longs exercices ! Aux deux appels « Lève-toi » (v. 10, 13), le Seigneur ne reçoit pas de réponse. Il nous invite à *veiller et prier*. Enfants de Dieu, craignons de dormir, attendons avec ferveur, la venue prochaine du Seigneur.

A l'abri de ce Rocher frappé pour nous (Ex. 17 : 6 ; 1 Cor. 10 : 4), nous sommes à l'écart des souillures et des dangers (v. 14, 17 ; Ps. 18 : 2). Son désir est de voir notre visage et d'entendre notre voix. Répondons à ses désirs et restons attentifs à la mise en garde qui suit dans ce livre.

« Prenez-nous les renards, les petits renards qui ravagent les vignes, car nos vignes sont en fleur » (2 : 15).

Méfions-nous beaucoup de ces *petits* renards qui ravagent les vignes en fleur, et qui, en grandissant, deviennent de plus en plus exigeants. Si une fleur disparaît, la promesse d'un fruit s'envole ; et ce fruit aurait pu glorifier le Père (Jean 15 : 8).

Ne tolérons pas les *petites* fraudes dans notre vie - ces péchés « habituels » d'allure insignifiante, subtils et secrets. Ces manquements répétés ne tarderaient pas à prendre de l'ampleur et à *dominer* sur nous (Rom. 6 : 12). Le Seigneur serait frustré de ce qui lui appartient en propre. Notre communion avec le Seigneur serait vite interrompue.

Parmi ces « renards » destructeurs et rusés, il faut distinguer par exemple la prétention, la cupidité, la jalousie, la vanité, la légèreté. Elles « se glissent » habilement dans nos pensées. Chassons sans pitié tous ces petits renards, dès qu'ils sont décelables ! Demandons au Seigneur de nous y aider (Job 34 : 32).

L'épouse comprend de mieux en mieux combien le roi lui est attaché et elle s'écrie : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui qui paît parmi les lis* (v. 16) « *jusqu'à ce que l'aube se lève et que les ombres fuient* » (v. 17).

« Sur mon lit, durant les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché mais je ne l'ai pas trouvé » (3 : 1).

Sa présence apporterait le jour - en son absence, c'est toujours la nuit !

La présence ou l'absence de Jésus sont-elles ainsi ressenties par notre âme ?

La bien-aimée est pleine d'affections, elle dit à quatre reprises : « *celui qu'aime mon âme* » (v. 1-4). Elle recherche sa compagnie, *sa personne* ! **Seul, Christ peut satisfaire le croyant.**

Elle doit reconnaître à plusieurs reprises : « *Je ne l'ai pas trouvé* ».

Elle le cherchait, mais en même temps elle voulait conserver ses aises. Le « lit » évoque souvent la paresse dans l'Écriture.

(V2-3) « *Je me lèverai maintenant, et je ferai le tour de la ville dans les rues et dans les places ; je chercherai celui qu'aime mon âme. - Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé. Les gardes qui font la ronde par la ville m'ont trouvée. Avez-vous vu celui que mon âme aime ?* ».

S'étant pourtant enfin levée, elle pense à tort le retrouver au milieu de l'agitation de la ville. En fait, il paît au milieu des lis - une figure des croyants !

Les personnes (les gardes ici de la ville) auxquelles l'épouse s'adresse ne sont pas qualifiées pour lui répondre. Les gardes sont là pour veiller au respect des lois et à l'ordre public ; ce n'est pas leur rôle d'aider aux recherches de l'amour.

Peut-être que certains d'entre nous voudraient avoir Christ, tout en suivant dans ce monde le chemin qui leur plaît et en laissant aux désirs de leur chair une place dans leur vie. Ces vœux sont incompatibles avec le sentier que le chrétien doit suivre ; il est appelé à sortir hors du camp, portant l'opprobre de Christ (Héb. 13 : 13-14 « *car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir* »)

Tous les obstacles surmontés - le lit, la ville, les gardes - il faut peu de temps à l'épouse pour retrouver son bien-aimé. L'ayant trouvé, elle le *saisit* et ne le *lâche plus* !

Est-ce que nous agissons de même ? Avons-nous ce grand besoin d'être rempli de cet amour, prêt à tout surmonter pour retrouver une communion perdue. Où c'est plutôt l'apathie, le manque d'attachement à Christ qui dominant.

Si nous fuyons les mauvaises compagnies (1 Cor. 15 : 33), nous retrouverons le Seigneur. Il faut alors Le saisir et ne plus Le lâcher (3 : 4), jusqu'au moment d'entrer dans la maison du Père. Si, au cours de nos recherches, nous nous trompons de direction, le Seigneur, dans son amour, nous fera retrouver le bon chemin.

La déclaration d'amour du Bien-aimé

« *Viens avec moi du Liban, ma fiancée, viens du Liban avec moi ; regarde du sommet de l'Amana, du sommet du Senir et de l'Hermon, des tanières des lions, des montagnes des léopards* » (chap 4 : 8).

Le Bien-aimé fait la description détaillée des beautés de celle qu'il aime (4 : 1-8). Le Seigneur considère chacune de ses brebis avec ravissement, Nos regards sont-ils *fixés* sur Jésus seul (Héb. 12 : 2) ? Ou sommes-nous attirés par les attraits trompeurs du monde, le Liban représente un de ses aspects, des dangers se cachent souvent dans les lieux les plus attirants. Le lion rôde autour de sa tanière, cherchant qui il pourra dévorer ; les léopards, avec leur démarche féline silencieuse, sont toujours à l'affût d'une proie.

Le Seigneur *connaît* les dangers auxquels nous sommes, hélas, souvent prêts à nous exposer imprudemment ! Dans sa bonté, Il cherche toujours à nous éloigner des endroits dangereux : « *Viens avec moi du Liban* », dit-Il.

Seul l'amour *pour Lui*, un désir fervent de rester dans sa compagnie peut nous garder de ces dangers qui accourent, subtils, inconnus. Attachons-nous toujours à « ce qui est en haut » (Col. 3 : 1) ; là, nos *vrais* biens sont cachés en Christ.

« *Ma sœur, ma fiancée* » (v. 10) : ces noms sont un tendre rappel des liens qui l'unissent à lui. Le Seigneur s'est acquis des droits exclusifs sur tous les siens. Chacun d'eux est désormais semblable à une « *fontaine scellée* » (v. 12 « *Tu es un jardin clos, ma sœur, ma fiancée, une source fermée, une fontaine scellée* »).

Lui seul a le droit d'y boire ; chacun est semblable à un jardin *clos*, où rien d'étranger ne doit avoir la possibilité de s'introduire. Toutes les fleurs avec leurs parfums, tous les fruits, dans ce jardin, Lui appartiennent.

Aujourd'hui le Seigneur cultive encore un tel « jardin » sur la terre. L'apôtre peut dire, avec l'Assemblée en vue : « *Vous êtes le champ de Dieu* », où l'un plante, l'autre arrose et où Dieu donne l'accroissement à ses plantes (1 Cor. 3 : 6-9). Afin que « *ses aromates s'exhalent* », il fait souffler - en temps utile - le vent du nord ou celui du midi.

L'épouse exprime son désir de goûter la présence de l'époux (v. 16 « *Réveille-toi, nord, et viens, midi; souffle dans mon jardin, pour que ses aromates s'exhalent! Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange ses fruits exquis.* ») et il y répond avec joie (5 : 1).

Ici, l'époux vient cueillir des fruits dans son jardin et il s'en nourrit. Puis Il partage avec les siens ce que notre faible amour a su lui préparer.

« *Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée! J'ai cueilli ma myrrhe avec mes aromates, j'ai mangé mon rayon de miel avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, amis; buvez, buvez abondamment, bien-aimés!* »

Défaillance et restauration de l'amour

« *Je dormais, mais mon cœur était réveillé. C'est la voix de mon bien aimé qui heurte : Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ! Car ma tête est pleine de rosée, mes boucles, des gouttes de la nuit* » (5 : 2).

L'époux exprime son désir d'entrer *chez elle*, et le fait en lui adressant des paroles pleines d'affection. Puis il lui parle des difficultés éprouvées sur le chemin suivi pour la rejoindre. Le Seigneur entretient ses rachetés *des souffrances* endurées à la croix pour les sauver.

Parcourir cette scène donne une idée des moyens employés par Christ pour guérir une de ses brebis de son *abandon* (Osée 14 : 4 « *Je guérirai leur abandon de moi, je les aimerai librement, car ma colère s'est détournée d'eux.* »). Il veut nous réveiller de l'indifférence et nous ramener à la *jouissance* de son amour.

« *Je me suis dépouillé de ma tunique, comment me revêtirais-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je ?* » (5 : 3)

La bien-aimée, encore léthargique, multiplie les excuses. Elle répugne à se lever pour ouvrir le loquet, situé pourtant de son côté (Apoc. 3 : 20 dit « *Voici, je me tiens à la porte et je frappe: si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi.* »).

« *Mon bien-aimé a avancé sa main par le guichet, et mes entrailles se sont émues à cause de lui.*

Je me suis levée pour répondre à mon bien-aimé, et de mes mains a dégoutté la myrrhe, et de mes doigts, la myrrhe limpide, sur les poignées du verrou. J'ai ouvert à mon bien-aimé, mais mon bien-aimé s'était retiré, il avait passé plus loin ; mon âme s'en était allée pendant qu'il me parlait. Je le cherchai, mais je ne le trouvai pas ; je l'appelai, mais il ne me répondit pas » (chap. 5 : 4-6).

L'époux est absent et l'amour de son épouse s'est *refroidi* ! Au moment où Jésus vient frapper à la porte de notre cœur, nous sommes parfois très lents avant de Lui ouvrir. Nous présentons toutes sortes d'objections. Notre égoïsme et notre nonchalance latentes se manifestent. Ce Cantique des cantiques en montre les conséquences (5 : 2-8). Avec tristesse, faute d'avoir été reçu, le Seigneur va plus loin. Mais, avec soulagement, nous voyons parfois toute l'énergie que peut déployer un croyant - conduit par le Saint Esprit - dans sa hâte de retrouver la communion avec son Seigneur !

Par son absence et les traces de ses souffrances (représentées par la myrrhe), l'époux veut *ranimer* les affections de l'épouse. Le moyen choisi se révèle efficace car l'épouse est maintenant entièrement éveillée. Pour retrouver notre communion personnelle avec le Seigneur, sommes-nous disposés à déployer la même ardeur que le fait ici cette jeune épouse ? Ceux qui Le cherchent de la sorte ne seront jamais déçus, même s'il leur faut passer par de douloureuses expériences, avant de retrouver la jouissance de son amour. C'est justement le cas pour l'épouse.

« Les gardes qui font la ronde par la ville me trouvèrent ; ils me frappèrent, ils m'ont blessée ; les gardes des murailles m'ont ôté mon voile de dessus moi » (5 : 7)

Qu'elle soit ainsi errante, sans son époux est contraire à l'ordre établi ; c'est à bon droit que les gardes la réprimandent. Mais ils n'hésitent pas à la blesser, à lui ôter le voile dans lequel elle est enveloppée. Toutes ces humiliations sont difficiles à supporter mais Dieu les permet pour notre bien. Dans ces moments pénibles, malgré sa souffrance, elle reste fidèle à son bien aimé. La rudesse des gardes réveille au contraire chez elle des élans de cœur, et elle en fait part aux autres.

« Je vous adjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien aimé, que lui direz-vous ? Que je suis malade d'amour. - Ton bien-aimé, qu'est-il de plus qu'un autre bien-aimé, ô la plus belle entre les femmes. Ton bien-aimé qu'est-il de plus qu'un autre bien-aimé, que tu nous adjures ainsi ? » (5 : 8-9).

L'épouse n'hésite pas à penser que son bien-aimé est connu de tous, mais pour ces jeunes filles, l'époux est jusqu'ici un inconnu.

Etonnées par un amour aussi fervent, elles demandent avec curiosité : *« Ton bien-aimé, qu'est-il de plus qu'un autre bien-aimé... ? »*. Elles n'ont jamais connu les délices intimes d'un si grand amour ; elles ne peuvent pas comprendre *l'attrait irrésistible* éveillé chez la Sulamithe.

Pour celle-ci, c'est une nouvelle étape sur le chemin de la restauration. Elle avait pris ses aises *loin* du bien-aimé et *négligé* d'ouvrir à son appel. Maintenant, dans sa réponse, elle montre la réalité de ses affections. Elle ne trouve pas de termes assez brûlants, de comparaisons assez éloquentes, pour le décrire !

En serait-il de même si soudain quelqu'un nous interrogeait au sujet du Seigneur Jésus ? Qu'est-il - *de plus* - pour nous ? Saurions-nous parler de son amour, de son abaissement, de son obéissance jusqu'à la mort de la croix ? Les mots viendraient-ils aisément pour décrire sa grâce, parler de sa sagesse, des perfections de sa marche et de son service ? Pour les hommes, qui en général le méprisent, Il est Celui dont Esaïe peut dire : *« Il n'a ni forme ni éclat ; quand nous le voyons, il n'y a point d'apparence en lui pour nous le faire désirer »* (Es. 53 : 2). Mais quel prix Il a pour le cœur de Dieu et celui de ses rachetés !

« Mon bien-aimé est blanc et vermeil, un porte-bannière entre dix mille. Sa tête est un or très fin ; ses boucles sont flottantes, noires comme un corbeau... Son palais est plein de douceur, et toute sa personne est désirable. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem ! » (5 : 10-16).

Relisons avec attention l'ensemble du portrait qu'elle fait de son bien-aimé. Une si glorieuse description ne peut s'appliquer qu'à Christ : tant de perfections passent devant nous. « **Toute sa personne est désirable** » : Il est LE SEUL qui soit parfaitement digne de toute louange.

« Où est allé ton bien aimé, ô la plus belle entre les femmes ? De quel côté s'est-il tourné ? et nous le chercherons avec toi » (6 : 1).

Après l'avoir entendue, les filles de Jérusalem questionnent anxieusement la bien-aimée. L'ardente description de la Sulamithe amène d'autres à le rechercher.

Tel devrait toujours être le résultat de notre témoignage. « De l'abondance du cœur, la bouche parle » (Matt. 12 : 34). Si notre conduite confirme nos paroles, les personnes de notre entourage seront remplies à leur tour du désir de connaître Christ ; de tels accents de louange et une marche fidèle les conduiront à Lui.

Pendant le temps nécessaire pour que sa bien-aimée connaisse de telles expériences, les sentiments de l'époux n'ont pas varié, malgré les errements de l'épouse. Elle est *toujours sa colombe, sa parfaite*.

Le monde entier devra apprendre qu'il a aimé son Épouse et qu'elle occupe *pour l'éternité* toute la place dans ses affections. Ce sera la part d'un Israël restauré, au milieu des nations, dans un proche avenir. Et l'Église, elle aussi, ayant bientôt fini son pèlerinage à travers le désert, selon la promesse du Seigneur, verra les ennemis venir se prosterner à ses pieds : « Ils connaîtront que moi je t'ai aimé » (Apoc. 3 : 9).

« Je suis à mon bien aimé, et son désir se porte vers moi » (7 : 10).

L'épouse est consciente d'être l'objet de *toutes* ses affections. C'est la note la plus élevée du Cantique, la plus humble aussi.

Être assurés que le Seigneur nous aime n'est pas du domaine de la prétention. Notre âme est établie dans la grâce ; la réalité de notre amour fait qu'il coule « aisément » vers le bien-aimé (7 : 9). L'époux lui dit encore : Viens ! Elle s'était montrée lente, dans le passé, à lui répondre. Or, maintenant c'est elle qui dit : « *Viens, mon bien-aimé* » (v. 11).

« Qui est celle-ci qui monte du désert, s'appuyant sur son bien-aimé ? » (8 : 5 ; voir 3 : 6).

L'épouse est manifestée au monde en sa compagnie. Elle *s'appuie* sur lui, expression d'une faiblesse reconnue qui se plaît à trouver son repos sur la force. Quand le pèlerinage actuel de l'Église dans le désert aura pris fin, et que les noces de l'Agneau seront venues, l'Épouse sera vue, associée à Christ.

Rien, jamais, n'a pu éteindre cet amour divin, éternel, insondable. « *Beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre l'amour, et des fleuves ne le submergent pas* » (v.7 ; Rom. 8 : 35). **Et c'est de son amour même que notre amour peut vivre et se développer.**

C'est à la croix que nous avons appris à connaître cet amour dans son expression suprême. Aujourd'hui, c'est notre *voix*, celle de nos cœurs, que le Seigneur désire entendre.

Conduit par le Saint Esprit, que chacun puisse dire en vérité : « *Amen ; viens, Seigneur Jésus !* » (Apoc. 22 : 20)